

TEMOIGNAGE D'UN ANCIEN INTERNE ET DEPORTE AU CAMP DE GURS

Édouard BLANCY

Chers amis,¹

Nous souvenir, pourquoi ? Sinon pour revivre des solidarités anciennes et nouvelles. En ce Chabbat de Rosh-Hashanah de l'an 5750 du calendrier israélite à l'histoire mouvementée, comment ne témoignerais-je pas d'abord de la forte amitié qui me lia, jeune réfugié protestant de nom par mon baptême d'enfant, d'origine juive par mes grands-parents maternels selon les lois de l'Allemagne hitlérienne, alors âgé de dix ans, à José R., à partir de 1933, au point de tout partager avec lui : sa Bar-Mitzvah à treize ans à la synagogue de Versailles où il lut pour la première fois dans la Bible hébraïque la portion du texte du jour, revêtu de l'habit festif du jeune confirmant, devenu membre responsable de la communauté rassemblée, parents et amis, dont les places sont aujourd'hui tragiquement vides alors que leurs noms sont inscrits dans la « mémoire » du Berger d'Israël. Je veux évoquer aussi nos études communes au lycée Hoche, de 1933 à 1939, nos sorties du dimanche dans les bois de Jouy-en-Josas et nos prises de foulards, par surprise, après une approche camouflée de la tribu adverse, qui forgeaient nos caractères au sein du mouvement de jeunesse des Éclaireurs Unionistes.

Mais comment pouvions-nous imaginer que dès 1939-40 nos camps d'été avec la FFEEUF, où des chefs que nous aimions comme de grands frères nous réveillaient à deux heures du matin pour nous faire subir des tests d'endurance avant de recevoir notre totem autour d'un feu chaleureux, devaient céder la place à des camps d'internement forcé, du nom de Drancy pour mon ami José, et de Libourne, Bassens, St-Cyprien puis Gurs pour moi, cadeau d'anniversaire amer de mes dix-sept ans, avec privation de liberté et des chefs invisibles agissant sur ordre !

¹ Témoignage donné le 30 septembre 1989 par Édouard Blancy, lors du cinquantenaire de la CIMADE devant le cimetière du camp de Gurs. Déposé dans le fonds du CEPB sous la cote 60 J 307.

Si je suis encore là avec quelques autres rescapés, sans raison, en possession des documents écrits émanant du Dr Smolen, l'actuel directeur du Centre d'Information et du Musée de l'horreur du camp d'Auschwitz-Birkenau, attestant l'arrivée du convoi de mon oncle Robert B. le 9 décembre 1942 et le décès de mon cousin Klaus le 8 juillet 1943, au bloc 21, matricule n°122565, à vingt-deux ans (sa photo faisant foi), élève-hôtelier, c'est uniquement pour témoigner au nom de tous les millions de sans voix de ceci : cette colossale entreprise de déshumanisation, d'aviilissement et de perversion de l'homme, de la femme, de l'enfant, et du vieillard, tous innocents a trouvé une admirable réplique dans le courant d'entraide, de dignité, de vigueur intellectuelle et morale qui animait et soutenait les nombreux internés, réfugiés et « indésirables », affamés grelottant plus encore de peur que de froid, en ce très rude hiver 39-40 : « qu'advientra-t-il de nous cette nuit ? »



Édouard Blancy en 1940

C'est au camp de Gurs que j'avais été transféré en compagnie de mon père, avocat transformé en terrassier malhabile, que nous fûmes accueillis et visités par Mamie, la très chère Jeanne Merle d'Aubigné, co-équipière de la CIMADE, dans notre îlot J pour hommes. Ses trésors d'ingéniosité, son obstination militante eurent vite raison des interdictions administratives inapplicables du

directeur du camp, débordé par l'arrivée massive, le 24 octobre 1940, de près de sept mille femmes et enfants, hommes et vieillards juifs du pays de Bade et du Palatinat. Nous n'apprîmes qu'après sa mort à Gurs par épuisement, deux mois plus tard, la présence dans ce convoi funèbre, destiné à la déportation vers Auschwitz, par le détour calculé du Béarn, de notre oncle, le Dr Alfred Sachs, pédiatre à Mannheim, qui repose sous la tombe 91 parmi les mille deux cents du cimetière, entretenu par la municipalité, lieu de recueillement et de tragiques souvenirs sur le sol de France.

Quant à moi, une jaunisse providentielle, due au froid et à la sous-alimentation (j'échangeais ma cigarette contre un morceau de pain, et dessalais les harengs avant de les faire frire dans l'huile de foie de morue riche en graisse !) me permit d'obtenir un congé de maladie provisoire et de fêter Noël dans un village voisin, où ma mère et mon frère avaient trouvé accueil et travail agricole dans une ferme grâce à trois journées « portes ouvertes » du camp : Lay-Lamidou.

Que ne devons-nous pas, en effet, à notre mère ! Quels efforts persévérants pour élever ses deux fils et les soustraire dès l'été 1933 à l'idéologie nazie ; que de tracasseries administratives et d'insomnies qui n'altéraient jamais sa sérénité, son sang-froid, sa chaleur communicative. Puis, dans les sombres heures des privations et des rafles sur ordre des autorités vichyssoises, quelle persévérance déployée afin de nous procurer un logement, certes provisoire, à Lay-Lamidou, Meillon et Boeil-Bezing, malgré les incertitudes des lendemains qui déchantent.

« Nous vivons en un temps où il ne faut pas songer à se retirer du combat » : quelle poignante actualité cette devise de Mathilde Lutteroth (1802-1889) ne garde-t-elle pas à l'heure d'une insécurité croissante pour tous les étrangers d'hier et de demain ! Aux côtés du Secours Suisse, de la Société des Amis (quakers), la CIMADE pour sa part entra dans la Résistance active non-violente : filières d'évasion vers Annemasse et Genève depuis le couloir souterrain du camp de Gurs, activité clandestine mais efficace du Comité Interconfessionnel de Nîmes.

« Tu traiteras l'étranger comme l'un des tiens » : cet ancien commandement donné aux Hébreux en plain désert du Sinaï, puis repris par Jésus (Matthieu ch. 25) : « j'étais étranger et vous

m'avez recueilli, j'avais faim et vous m'avez donné à manger », nous devions en faire l'expérience en famille, à nouveau réunis dans une ferme à Boeil-Bezing, avec le statut de « travailleurs étrangers agricoles », en résidence surveillée. La famille Pees devint ainsi notre foyer d'accueil à Boeil-Bezing, village de refuge, en nous offrant gracieusement une maisonnette de domestique au fond de la cour, cachette semi-clandestine près de la porcherie, pour mes parents, mon frère Alain et moi, respectivement âgés de quatorze et dix-huit ans. En même temps nous pûmes poursuivre nos études aux heures de pause et les jours de pluie. Le secret de cette hospitalité « du coeur sur la main » : la saveur de la Parole de Dieu dont les gestes d'amour vécu en semaine s'accordaient parfaitement avec les messages qu'ensemble nous recevions le dimanche de la part du pasteur de Pau, dans l'arrière-cuisine de la ferme, avec les villageois, autour d'un fraternel goûter.



*Lucie Pees et Marianne Bielschowsky
Boeil-Bezing, 1943.*

Mais un matin, le 28 août 1941, les gendarmes français cernèrent la cour et nous emmenèrent de nouveau, mon père et moi, au camp de Gurs. Là se poursuivait l'action infatigable de la CIMADE, au milieu de la boue, des puces et des poux, de la dysenterie et de la typhoïde, pour quinze à vingt mille internés, que des médecins aussi dévoués que celui de *La peste* de Camus soignaient.

« On ne subit pas l'avenir, on le fait », cette parole de Georges Bernanos allait-elle réussir à infléchir le cours des événements qui semblaient fondre inexorablement sur nous tel un rocher de Sisyphe que personne n'arrête ? L'aide matérielle de cantines improvisées, alimentées par des envois de Suède et de Suisse, se doubla pour moi de l'aide spirituelle : le pasteur Jacques Rennes devint ainsi mon aumônier derrière les barbelés, à la suite du pasteur Jacques Delpech de Pau et de son assistante Alice Viot à l'extérieur. Bougies de l'Avent : aube nouvelle dans notre nuit ? Peut-être bien, car elles éclairaient la grande croix en bois de nos souffrances partagées avec le Christ, restant inexplicables, oeuvre d'un sculpteur espagnol interné. Oui, « Dieu se laisse déloger du monde et clouer sur sa croix » car « Christ ne nous aide pas par sa toute-puissance mais par ses faiblesses et ses souffrances ! » (Lettres de prison de Dietrich Bonhoeffer). « Le Dieu qui est avec nous est celui qui nous abandonne » (Marc 15/34). Il y eut certes des demandes de catéchèse au camp à côté de la délivrance de certificats de baptême réel ou fictif, pour tenter d'échapper à la déportation. Mais n'étaient acceptées que les vraies conversions venant du plus profond de l'être et non suggérées par une sorte d'opportunisme.

Traversée du désert, où la manne nourricière de la cène et le Pain de vie de la Parole de Dieu m'étaient prodiguées en abondance : « Lève toi et mange, car tu devras faire un très long voyage » (l'ange à Elie, 1 Rois 19). Pendant ce temps, Mlle Lucie Pees, notre « tante nourricière », arguant de l'urgence des travaux agricoles à l'approche de la moisson et des récoltes de haricots secs, assiégeait le cabinet du préfet des Basses-Pyrénées jusqu'à obtenir notre libération provisoire. A Boeil-Bezing, la résistance non-violente à la faveur de la nuit consistait à moudre du blé, abattre des animaux de boucherie, soustraire des sacs de haricots blancs aux ordres de réquisition de l'occupant. Clandestinité toujours, lorsque l'invasion de la zone dite « libre » me surprit en train de couper les tiges de maïs au-dessus des épis et que sonna pour nous, mon frère et moi, le glas de la fuite en Espagne via Cauterets, le 11 novembre 1942, sans carte d'identité et vêtus de l'uniforme des éclaireurs unionistes, à travers la frontière montagnaise et enneigée, fuite qui se solda par le refoulement via Gabas, Oloron, prison d'Orthez vers le camp de déportation de Bordeaux-Mérignac et, par le Fort-du-Hâ, en Saxe et en Thuringe.

Rescapés, pour quoi faire ? « Puisque sans la mémoire, la vérité devient mensongère, prenant le masque de la vérité » écrit Elie Wiesel dans *L'oublié* ; je voudrais partager avec vous la prière d'El-Hanan : « Sache, Dieu, que je ne veux pas t'oublier. Rien oublier. Ni les morts, ni les vivants, ni les voix, ni les silences. Je ne veux pas oublier les moments de plénitude qui ont enrichi mon existence, ni les heures de détresse (à Gurs et outre Rhin) qui m'ont désespéré » mais plutôt recevoir avec vous pour « célébrer demain » la si forte maxime du poète lyrique persan Hafiz, mon frère musulman : « en pleine angoisse ne perds jamais l'espoir, car la moelle la plus exquise est dans l'os le plus dur ».

תעודת כבוד
Diplôme d'Honneur

LE PRÉSENT DIPLOME ATTESTE QU'EN SA SÉANCE DU 12 MARS 1996 LA COMMISSION D'HOMMAGE AUX JUSTES DES NATIONS, ÉTABLIE PAR L'INSTITUT COMMÉMORATIF DES MARTYRS ET DES HÉROS YAD VASHEM, SUR LA FOI DES TÉMOIGNAGES REÇUS PAR ELLE A RENDU HOMMAGE À

Lucie Pees

QUI AU PÉRIL DE SA VIE A SAUVÉ DES JUIFS PERSÉCUTÉS PENDANT LA PÉRIODE DE LA SHOAH EN EUROPE LUI A DÉCERNÉ LA MÉDAILLE DES JUSTES PAR MI LES NATIONS. SON NOM SERA HONORÉ À TOUT JAMAIS GRAVÉ SUR LE MUR DES JUSTES DES NATIONS AU MÉMORIAL YAD VASHEM À JERUSALEM.

Jerusalem, Israël
8 AVRIL 1996

ניתן היום בירושלים
י"ז ניסן תשנ"ו

בשם הוועדה לזיון-חידו אמות העולם
POUR LA COMMISSION DES JUSTES

Annie Schally
בשם רשות זיון-חידו אמות העולם
POUR L'INSTITUT YAD VASHEM